

immense des cieux étoilés, les montagnes, ces géants nés de la terre, les fleuves, les forêts et les animaux¹. »

Il est faux, nous le verrons tout à l'heure, que le genre humain ait été primitivement polythéiste. M. Soury croit pouvoir cependant se dispenser de prouver cette assertion, grosse de conséquences ; mais il sent qu'il ne peut procéder avec le même sans-gêne à l'égard des Hébreux et qu'il lui faut des arguments. Son argument principal, c'est précisément cette assertion sans preuve qu'il vient d'énoncer. Tous les Sémites ont été polythéistes ; les Hébreux sont des Sémites, ils ont donc été polythéistes. « On peut énoncer, dit-il, comme une vérité évidente par elle-même, qu'il ne saurait exister de différence fondamentale dans les conceptions religieuses de familles de peuples qui habitent les mêmes contrées, parlent la même langue, et, de leur propre aveu, descendent généalogiquement les uns des autres². »

Si ce principe était rigoureusement vrai, il faudrait en conclure que les Hébreux n'ont jamais pu devenir monothéistes, puisque tous les autres Sémites sont demeurés polythéistes jusqu'à leur conversion au christianisme ou à l'islamisme ; il s'ensuivrait qu'un Zoroastre n'a jamais pu fleurir chez les Bactriens, un Çakya-Mouni chez les Hindous, un Lao-Tseu chez les Chinois ; toutes les grandes révolutions religieuses seraient inexplicables et impossibles.

Est-ce pour ce motif que M. Soury a oublié de nous expliquer l'origine du monothéisme chez les Juifs et s'est contenté de faire de la critique négative ?

Quant à nous, faisons de la critique positive : établissons qu'il est historiquement faux que toutes les espèces humaines aient commencé par l'adoration des astres, et montrons qu'elles ont commencé par le monothéisme.

¹ *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 573 ; *Études historiques*, p. 2.

² *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 576 ; *Études historiques*, p. 15.

CHAPITRE II.

DU MONOTHÉISME PRIMITIF DES ÉGYPTIENS, DES CHALDÉENS ET DES CHANANÉENS.

En dehors du témoignage de la Bible, l'étude des traditions de l'humanité nous révèle la croyance universelle à un seul Dieu, précédant partout l'idolâtrie. Nous trouvons cette croyance chez les Aryas de l'Inde. « Une inspiration monothéiste, remarquablement pure et élevée, circule à travers les Védas ; Sôma, Agni, Indra, Varouna, ne sont, pour les vieux chantres aryas, que les manifestations diverses d'un principe unique, etc.¹. » « Il n'y a qu'une seule » divinité, dit un commentaire du Rig-Véda, c'est la grande » âme, *Mahan Atma*, c'est le soleil, ainsi qu'on nous l'a » pris, parce qu'il est l'âme de tous les êtres. » Le Rischi a » dit ceci : « Il est l'âme de ce qui se meut et de ce qui ne » se meut pas. Les autres dieux sont les manifestations de » sa puissance². »

Le polythéisme tira son origine des fausses réponses à la question qui se posa naturellement à l'esprit : Quel est Dieu ? — « Dans sa *Philosophie de la Mythologie*³, Schelling définit le polythéisme un monothéisme brisé ou en dissolution... Il est un fait constant, général, dont Creuzer a tiré un excel-

¹ L. Carrau, *Origine des cultes primitifs*, dans la *Revue des deux mondes*, avril 1876, p. 672-673. Voir l'hymne védique qu'il cite, p. 673. — Ζεύς ἀρχή, Ζεύς μέσσα, Διὸς δ' ἐκ πάντα πέλονται, disent les mystères orphiques.

² Chr. Lassen, *Indische Alterthumskunde*, 2^e édit., 2 in-8^o, Leipzig, 1866-1874, t. 1, p. 909. Cf. J. Darmesteter, *Le Dieu suprême des Aryens*, dans ses *Essais orientaux*, in-8^o, Paris, 1883, p. 105-133.

³ « *Philosophie der Mythologie*, p. 91. »

lent parti, c'est le sentiment de tous les anciens peuples, convaincus que leur religion était d'autant plus parfaite qu'on remonte à leurs ancêtres, et d'autant plus défectueuse qu'on s'éloigne de leur berceau : fait inexplicable dans son universalité, si le monothéisme n'avait pas été la forme primitive de la religion de l'humanité, car, dans le cas opposé, le progrès des temps aurait dû amener dans les croyances un perfectionnement toujours croissant, au lieu d'une décadence continue. Que voyons-nous, au contraire ? Des théogonies plus grossières succédant à des symboles plus profonds, et le polythéisme arrivant de chute en chute jusqu'au plus bas degré de l'échelle religieuse¹. »

Le monothéisme se retrouve partout où nous pouvons remonter aux origines religieuses et particulièrement en Égypte. L'épigraphie assyrienne ne nous fournit pas de texte assez ancien pour nous faire connaître d'une manière tout à fait positive la religion primitive de Babylone et de la Chaldée, mais les textes hiéroglyphiques de l'époque la plus reculée, qui sont antérieurs aux plus anciennes inscriptions cunéiformes, démontrent invinciblement la priorité du monothéisme sur le polythéisme. C'est ce que nous allons établir.

I.

Monothéisme primitif des Égyptiens.

Un savant d'une autorité incontestable et d'une rare circonspection, Emm. de Rougé, nous l'atteste dans sa *Conférence sur la religion des anciens Égyptiens* : « Nous pouvons établir, dit-il, ce que l'Égypte antique a enseigné sur Dieu,

¹ Freppel, *Saint Justin*, leçon vi, in-8°, Paris, 1860, p. 117-118. « La religion, dit le même auteur, *ibid.*, telle qu'elle apparaît dans Homère, est certainement plus polythéiste que celle des âges précédents ; et dans l'his-

sur le monde et sur l'homme. J'ai dit Dieu et non les dieux. Premier caractère : c'est l'unité la plus énergiquement exprimée : « Dieu un, seul, unique, pas d'autres avec lui. — Il est le seul être vivant en vérité. — Tu es un, et des milliers d'êtres sortent de toi. — Il a tout fait, et seul il n'a pas été fait... » Considéré dans ses rapports avec le monde, Dieu est créateur : « Il a fait le ciel, — il a créé la terre ; — il a fait tout ce qui existe. — Il est le maître des êtres et des non-êtres. » Ces textes sont de mille cinq cents ans au moins avant Moïse... Est-ce que ces belles doctrines sont (en Égypte) le produit des siècles ? Positivement non ; car elles existaient plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne. Tout au contraire, le polythéisme, dont nous avons signalé les sources, se développe et progresse sans interruption jusqu'au temps des Ptolémées. Il y a plus de cinq mille ans qu'a commencé dans la vallée du Nil, l'hymne à l'unité de Dieu..., et nous voyons dans les derniers temps, l'Égypte arrivée au polythéisme le plus effréné¹. »

M. Mariette parle comme M. de Rougé : « Au sommet du panthéon égyptien plane, dit-il, un Dieu unique, immortel, incréé, invisible et caché dans les profondeurs inaccessibles de son essence ; il est le créateur du ciel et de la terre ; il a fait tout ce qui existe et rien n'a été fait sans lui, c'est le Dieu réservé à l'initié du sanctuaire. Mais l'Égypte n'a pas su ou n'a pas voulu s'arrêter à cette hauteur sublime². »

toire de la mythologie grecque, la grande divinité pélasgique, le Jupiter primitif, perd graduellement de son empire, jusqu'à s'effacer, pour ainsi dire, derrière les divinités secondaires, telles qu'Apollon et Diane, etc. Alf. Maury, 1, 251 ; Welcker, *Griechische Götterlehre*, 240. »

¹ E. de Rougé, *Conférence sur la religion des anciens Égyptiens*, 14 avril 1869, p. 12, 17, 26. Cette conférence réfute directement ceux qui prétendent que le polythéisme est antérieur au monothéisme.

² Mariette-Bey, *Notice du Musée de Boulaq*, 2^e édit. Alexandrie,

M. Maspero n'a pas été moins explicite que les savants égyptologues que nous venons de citer. « Au commencement, dit-il, était le Nou, l'océan primordial, dans les profondeurs infinies duquel flottaient confondus les germes des choses. De toute éternité, Dieu s'engendra et s'enfanta lui-même au sein de cette masse liquide, sans forme encore et sans usage. Ce Dieu des Égyptiens était un être unique, parfait, doué d'une science et d'une intelligence certaines, incompréhensible à ce point qu'on ne peut dire en quoi il est incompréhensible. Il est le « un unique, » celui qui existe par essence, le seul qui vive en substance, le seul générateur dans le ciel et sur la terre » qui ne soit pas engendré; le père des pères, la mère des mères. » Toujours égal, toujours immuable dans son immuable perfection, toujours présent au passé comme à l'avenir, il remplit l'univers sans qu'image au monde puisse donner même une faible idée de son immensité : on le sent partout, on ne le saisit nulle part.

» Unique en essence, il n'est pas unique en personne, il est père par cela seul qu'il est, et la puissance de sa nature est telle qu'il engendre éternellement, sans jamais s'affai-

1868, p. 20. (Dans *Denderah, Description générale du temple*, Avant-propos, M. Mariette se prononce pour le panthéisme primitif des Égyptiens, mais M. E.-M. de Vogüé maintient néanmoins que Mariette crut jusqu'au bout au monothéisme primitif de ce peuple. Voir *Auguste Mariette*, dans la *Revue des deux mondes*, 15 février 1881, p. 787.) — Voir aussi M. F. Robiou, dans la *Revue des Questions historiques*, juillet 1870, *L'Égypte, Religion*, p. 72-73. — M. Pierret, dans son *Essai sur la mythologie égyptienne*, Paris, 1879, in-8° autographié, soutient aussi le monothéisme égyptien : « Ce qui distingue la religion égyptienne des autres religions de l'antiquité, dit-il, p. 6, ce qui lui constitue un caractère absolument original, c'est que, polythéiste en apparence elle était essentiellement monothéiste. » Voir aussi, p. 3. Les différents dieux que représentent les monuments n'ont été primitivement que des symboles, p. 6-7. Cf. P. Pierret, dans les *Discours d'ouverture de MM. les professeurs de l'école du Louvre*, in-8°, Paris, 1883, p. 45.

blir ou s'épuiser. Il n'a pas besoin de sortir de lui-même pour devenir fécond; il trouve en son propre sein la matière de son enfantement perpétuel. Seul, par la plénitude de son être, il conçoit son fruit, et comme en lui la conception ne saurait être distinguée de l'enfantement, de toute éternité il produit en lui-même un autre lui-même. Il est à la fois le père, la mère et le fils de Dieu. Engendrées de Dieu, enfantées de Dieu, sans sortir de Dieu, ces trois personnes sont Dieu en Dieu, et, loin de diviser l'unité de la nature divine, concourent toutes trois à son unique perfection. Ce Dieu triple et un a tous les attributs de Dieu, l'immensité, l'éternité, l'indépendance, la volonté toute-puissante, la bonté sans limites¹. »

Sous les noms les plus divers, il n'y avait donc qu'un seul Dieu en Égypte². Nous lisons dans le chapitre xvii du Livre

¹ Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3^e édit., p. 27-28. Nous devons noter d'ailleurs que M. Maspero a changé depuis de manière de voir et qu'il ne croit plus que le monothéisme ait été la religion primitive de l'Égypte, mais ce changement s'explique par les opinions philosophiques de l'auteur, non par la découverte de monuments auparavant inconnus. « Pour des raisons qu'il n'est pas très facile de discerner, dit-il, *Bulletin de la religion de l'Égypte*, dans la *Revue de l'histoire des religions*, janvier 1880, p. 123, le monothéisme s'établit très tôt en Égypte. Les plus anciens monuments que nous ayons, ceux de la 1^{re} et de la 2^e dynastie, à côté des personnes divines, mentionnent souvent *Dieu le Dieu un, le Dieu unique*. » Ces anciens monuments, quoi qu'en dise M. Maspero, présupposent le monothéisme primitif. Ce n'est pas le Dieu un qui est venu s'établir à côté des personnes divines, comme il les appelle, mais le contraire. Cf. Id., *Histoire de l'Orient*, 4^e édit., 1886, p. 25 et suiv.; Id., *A propos de deux ouvrages de M. Pierret*, dans ses *Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes* (t. 1 de la *Bibliothèque égyptologique*, Paris, 1893), p. 113-143.

² « Ein einziger Gott, der sich selbst erzeugt hat und die Quelle seines eigenen Seins ist, der der doppelte Gott, zugleich sein eigener Vater und Sohn, der das heute, das gestern und morgen genannt wird, tritt uns kenntlich aus den theologischen Schriften der alten Aegypten entgegen; freilich so dicht umdrängt und so tief beschattet von den zahllosen und bunten

des Morts : « Je suis Atoum (l'inaccessible), qui a fait le ciel, qui a créé tous les êtres; celui qui est apparu dans l'abîme céleste. Je suis Râ à son lever dans le commencement, celui qui s'engendre lui-même, dans l'eau qui est l'abîme, père des dieux. — Je suis hier et je connais demain. — Je suis la loi de l'existence des êtres. — Je suis du monde, je viens dans mon pays. — Il efface les péchés, il détruit les souillures. »

Par la suite des temps, la religion des riverains du Nil prit une couleur semi-polythéiste, semi-panthéiste, mais jusque sous Darius II¹, les scribes et les prêtres chantaient :

Il vit éternellement
En son nom
Comme le soleil quotidien...
Il est l'Horus des âmes
Le dieu vivant...
Le dieu de Memphis,
Le dieu vivant...
Ammon est son image,
Atoum est son image,
Chepra est son image,
Râ est son image.
Il est l'unique,

Gestalten der reichen Götterwelt des Nilthals, dass sich seine Wesenheit von dem Exoteriker nur schwer erfassen und erkennen lässt. Das Totenbuch, Sarkophag- und Steleninschriften bieten für die Forschung auf diesem Gebiete ein reiches Material. » G. Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, 2^e édit., Leipzig, 1881, p. 541-542. — Sur la croyance égyptienne à un Dieu unique, voir aussi Lepage Renouf, *Lectures on the Origin and Growth of religion as illustrated by the Religion of ancient Egypt*, in-8°, Londres, 1880, p. 217-230; G. Rawlinson, *History of ancient Egypt*, 2 in-8°, Londres, 1881, t. 1, p. 315, 320; E. Grébaut, *Des deux yeux du disque solaire*, dans le *Recueil de travaux relatifs à la philologie égyptienne*, 1870, t. 1, p. 120.

¹ Darius II, roi de Perse, régna de 425 à 405 avant J.-C.

Lui seul se fait lui-même
Par des millions de voies...
Il vit éternellement...
Il est la vie¹.

Les inscriptions égyptiennes, « sous les symboles dégénérés d'un grossier polythéisme, dit justement M. de Vogüé, ont révélé l'existence de dogmes véritables. Les savants interprètes de ces inscriptions ont démontré, à l'aide des formules et des représentations figurées, qu'au fond de la religion égyptienne, et malgré les apparences contraires, il y a la croyance au Dieu unique et éternel; moins personnel que le Dieu de la Bible, et surtout moins distinct de la matière créée, le Dieu égyptien est pourtant incorporel, invisible, sans commencement ni fin : les innombrables divinités du panthéon égyptien sont les attributs personnifiés, sont les puissances divinisées, de l'être incompréhensible et inaccessible. Cause et prototype du monde visible, il a une double essence, il possède et résume les deux principes de toute génération terrestre, le principe mâle et le principe femelle : c'est une dualité dans l'unité; conception, qui par suite du dédoublement des symboles, a donné naissance à la série des divinités femelles. Tel est le dieu que nous ont révélé les égyptologues². »

¹ H. Brugsch, *Reise nach der grossen Oase El Khargeh*, in-4°, Leipzig, 1878, p. 49-52. Voir l'hymne entier. Cf. aussi l'Hymne au Nil dans les *Records of the past*, t. IV, p. 109, notes 3 et 4; p. 113, str. 13, lignes 12-14; l'Hymne à Aten, dans les *Mémoires de la mission archéologique du Caire*, t. 1, 1884, p. 1-22.

² De Vogüé, *Mélanges d'archéologie orientale*, 1868, p. 50-51. — Sur la mythologie égyptienne, voir notre t. II, p. 513. Sur la religion égyptienne, cf. C. P. Tiele, *Histoire comparée des anciennes religions de l'Égypte et des peuples sémitiques*, traduite du hollandais, par G. Collins, précédée d'une préface par A. Réville, in-8°, Paris, 1882; J. Lieblein, *Ueber altägyptische Religion*, dans les *Travaux de la 7^e session du*

II.

Monothéisme primitif des Chaldéens.

Quoiqu'il ne soit pas encore permis d'être aussi affirmatif sur la nature de la religion assyro-chaldéenne, dans ses commencements, par suite de l'absence de documents assez anciens, autres que la Bible, voici cependant l'idée générale qui ressort des inscriptions cunéiformes : « La religion de l'Assyrie et de Babylone, dit François Lenormant, était, dans ses principes essentiels et dans l'esprit général qui avait guidé ses conceptions, une religion de la même nature que celle de l'Égypte, et qu'en général toutes les religions du paganisme. Lorsqu'on y pénétrait au delà de l'écorce extérieure de polythéisme grossier qu'elle avait revêtue dans les superstitions populaires, et qu'on s'élevait jusqu'aux conceptions d'un ordre plus haut qui en avaient été le point de départ, on y retrouvait la notion fondamentale de l'unité divine, dernier reste de la révélation primitive, mais défigurée par les monstrueuses rêveries du panthéisme¹. »

« Au fond des religions kouschites, comme au fond de toutes les religions, dit M. Maspero, nous retrouvons un

Congrès international des Orientalistes à Leide, t. II, 1884; G. Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie*, in-8°, Paris, 1884; H. Brugsch, *Religion und Mythologie der alten Aegypter*, in-8°, Leipzig, 1888; Strauss et Torney, *Die altägyptische Götterglaube*, in-8°, Heidelberg, 1889; A. Wiedemann, *Die Religion der alten Aegypter*, in-8°, Munster, 1893. — H. Brugsch admet en Égypte l'hénothéisme primitif. Il a été combattu par M. Ebers, dans l'*Allgemeine Zeitung*, 19 février 1889, p. 738.

¹ Fr. Lenormant, *Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Béroze*, 1872, p. 51. C'est la reproduction de ce qu'avait déjà dit le même auteur dans son *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 4^e édit., t. II, p. 180-181.

dieu à la fois un et multiple : un, parce que la matière émane de lui et qu'il se confond avec la matière ; multiple, parce que chacun des actes qu'il accomplit en lui-même sur la matière est considéré comme produit par un être distinct et porte un nom spécial. Au début, ces êtres distincts ne sont pas encore groupés et distribués selon une hiérarchie régulière ; ils co-existent sans être subordonnés, et chacun d'eux est adoré de préférence à tous les autres dans une ville ou par un peuple : Anou dans Ourouk, Bel à Nipour, Sin à Our, Mardouk à Babylone. Anou, Bel, Sin, Mardouk ne sont qu'une substance unique, et pourtant la substance unique dont ils sont les noms possède double essence : elle réunit en une même personne les deux principes nécessaires de toute génération, le principe mâle et le principe femelle. Chaque dieu se dédouble en une déesse correspondante, Anou et Sin en la déesse Nana, Bel en Bélit, Mardouk en Zarpanit. Les êtres divins ne se conçoivent plus isolément, mais par couples, et chacun des couples qu'ils forment n'est qu'une expression du dieu primordial unique, malgré le dédoublement de sa nature, comme il est unique malgré la multiplicité de ses noms¹. » La religion kouschite dont nous parle ici M. Maspero est la même que la religion chaldéenne primitive.

III.

Monothéisme primitif des peuples chananéens.

Nous retrouvons en Phénicie, en Chanaan, en Syrie, le même monothéisme primitif qu'en Égypte et en Chaldée.

¹ Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, 3^e édit., p. 148-149. — M. Max Duncker reconnaît aussi le monothéisme primitif de la religion babylonienne, *Geschichte des Alterthums*, 4^e édit., in-8°, Leipzig, 1874, t. I, p. 201.

« Il a déjà été démontré que le culte du dieu phénicien Baal, dit le savant le plus versé dans les études d'épigraphie phénicienne, M. de Vogüé, impliquait la croyance primitive au dieu unique, de même que les cultes voisins du Bel assyrien, du Hadad syrien, du Moloch ammonite, du Marna philistin, etc.; divinités dont le nom renferme les notions de l'unité et de la domination suprême. La multiplicité des Baalim secondaires ne prouve pas plus contre cette unité primordiale que la subdivision du dieu égyptien en puissances divinisées; seulement, en Phénicie, cette répartition de la puissance divine est plus géographique et politique, si j'ose ainsi parler, que philosophique. Ce sont moins les attributs divins que les sanctuaires locaux qui ont donné naissance aux dieux secondaires, Baals éponymes des principales villes. Baal adoré à Tyr, à Sidon, à Tarse..., devient Baal-tsour, Baal-sidon, Baal-tars... Comme tel, il peut recevoir un nom particulier qui achève de détruire, dans l'esprit du vulgaire, son caractère primitif, mais qui n'en laisse pas moins subsister la notion confuse de l'unité primordiale. C'est ce qu'une inscription nous démontre en deux mots; Melqarth, le grand dieu de Tyr, dont le culte avait été porté au loin par les colonies tyriennes, n'était autre que le Baal de la métropole: « Au seigneur Melqarth, Baal de Tyr! » Ainsi commence la dédicace des deux candélabres votifs trouvés dans l'île de Malte. C'est le dieu suprême, considéré comme divinité locale, spécialement protectrice de la ville, notion qui s'accorde avec l'étymologie même du nom, מלְקָרַת [Melqart] abréviation de מוֹלְךְ-קָרַת, [mélk-qarat, « roi de la cité »]...

» Revenons aux divinités femelles: ici encore, nous l'avons déjà dit, nous rencontrons l'unité, et sous des noms divers nous trouvons l'adoration d'une même puissance, considérée sous des aspects différents. Nous pouvons donc, pour nous rendre compte de son essence même, étudier in-

distinctement les formules appliquées à l'une ou à l'autre de ses personnifications secondaires.

» La première formule que nous rencontrons est celle qui est répétée si souvent dans les inscriptions carthaginoises, dans lesquelles Tanit est nommée כַּרְבַּעַל [pen-Ba'al]. Cette expression signifie proprement [face, personne de Baal]; et M. de Saulcy l'a très heureusement traduite, le premier, *manifestation de Baal*. M. Zotenberg a démontré qu'elle renfermait en outre une idée d'association conjugale¹. Tanit ne diffère donc pas essentiellement de Baal; c'est pour ainsi dire une forme subjective de la divinité primitive, une deuxième personne divine, assez distincte de la première pour pouvoir lui être associée conjugalement, mais pourtant n'étant autre que la divinité elle-même dans sa manifestation extérieure.

» La seconde formule est plus explicite encore: Astarté, la déesse de Sidon, associée dans l'inscription d'Eschmunasar au Baal de Sidon, est qualifiée שֵׁם-בַּעַל, [sem-Ba'al nom de Baal]. L'abstraction est plus forte que dans l'exemple précédent: à Carthage, la déesse était une personne divine: ici elle n'est pour ainsi dire plus qu'une locution théologique; c'est Baal, moins sous un autre aspect que sous un autre nom, et pourtant la personnalité est devenue assez distincte pour qu'en désignant l'ensemble des deux divinités mâle et femelle, l'auteur de l'inscription ait employé le pluriel: il les appelle אֱלֹהֵי-צִדְוֹנִים [éloné Sidonim], les dieux des Sidoniens.

» Astarté est la personnification du nom divin, de ce nom auquel toutes les religions de l'antiquité ont attribué une puissance mystérieuse... Les Phéniciens donnent (à ce nom) une existence distincte: ils en font une divinité spéciale par une opération semblable à celle qui les a fait diviniser la face de leur dieu... Ce rapprochement (entre le nom et la

¹ « *Revue archéologique*, t. III, p. 633. »

² « *Revue archéologique*, février 1866. »

face de Dieu)... jette une vive lumière sur l'origine des mythes phéniciens et la manière dont ils se sont développés. On saisit pour ainsi dire sur le fait la transformation d'idées qui a créé le panthéon : on voit comment les abstractions primitives ont donné naissance au polythéisme. Chez les Hébreux, les notions de [*nom du Seigneur, face du Seigneur*], ne détruisaient pas plus l'unité divine que les expressions encore plus figurées de [*voix du Seigneur, main du Seigneur*]; chez les Phéniciens, il en était de même au début, mais les notions primitives se sont altérées, tout en conservant les formules qui les exprimaient autrefois, l'idée de la déesse femelle a surgi, idée qui dédoublait pour ainsi dire la puissance créatrice sans détruire son unité essentielle, mais qui ouvrait la porte à toutes les erreurs et à tous les abus du polythéisme pratique¹. »

Voici comment s'exprime sur le même sujet un savant allemand, connu par ses travaux sur la langue de la Phénicie, M. Schröder : « Les Phéniciens étaient aussi au fond monothéistes... On a démontré dans ces derniers temps que les cultes païens de la Phénicie, de la Syrie et de la Babylonie reposaient sur un fondement monothéiste²... Le polythéisme sémitique n'est qu'un monothéisme obscurci³. »

« Ce qui distingue les dieux, dit M. Ph. Berger, qui s'est beaucoup occupé de la religion phénicienne, c'est avant tout l'endroit où on les adore. Il y avait un Baal de Sidon et un Baal de Tyr, et chacun de ces noms rappelait des pratiques et des idoles différentes; c'est même en cela que con-

¹ De Vogüé, *Mélanges d'archéologie orientale*, 1868, p. 51-56.

² « Renan, *Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques et en particulier sur leur tendance au monothéisme*, dans le *Journal asiatique*, 5^e série, t. XIII, 1859, p. 214 et 417; M. de Vogüé, dans le *Journal asiatique*, 6^e série, t. X, août 1867, p. 132 et suiv. »

³ Schröder, *Die phönizische Sprache*, in-8^o, Halle, 1869, p. 10-13.

sistait à proprement parler le polythéisme sémitique, beaucoup plutôt que dans des conceptions réellement différentes de la divinité¹. »

On voit par ces témoignages des maîtres de l'égyptologie, de l'assyriologie et de l'épigraphie phénicienne, combien peu connaît l'Égypte, l'Assyrie et la Phénicie celui qui a pu écrire : « Comme les antiques habitants de la vallée du Nil... les Araméens, les Assyriens, les Chananéens, les Phéniciens,... ont d'abord adoré le soleil, la lune et les planètes². »

¹ Ph. Berger, *Tanit Pene-Baal*, dans le *Journal asiatique*, février-mars 1877, p. 149. Cf. ce que nous avons dit de la religion chananéenne, t. III, p. 74.

² *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 572; *Études sur les religions*, p. 2.